Les Camelots du Roi au secours des sinistrés

Maurice Pujo

1911

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

*Ce texte a paru dans l'*Almanach *de l'Action française pour l'année 1911.*

L'hiver de 1908–1909 qui vit naître l'association des Camelots du Roi leur avait fourni aussitôt de multiples et magnifiques occasions de se signaler. Ce furent, menées de front, la campagne vengeresse contre les magistrats prévaricateurs et faussaires de la Cour de Cassation ; — la campagne contre le Foyer et contre les pièces qui, dans nos théâtres, insultaient aux croyances des Français ; — la campagne contre Thalamas et les inoubliables mercredis de l'insulteur de Jeanne d'Arc ; — la campagne contre les statues dreyfusardes, monuments de la trahison, qui déshonoraient nos places et jardins publics, et plus de cinquante autres manifestations où, tant à Paris qu'en province, se marqua l'énergie raisonnée de notre offensive patriotique et royaliste.

Cette offensive n'a pas désarmé ; son énergie n'a pas diminué au cours de l'année qui vient de s'écouler. Les Métèques et les Apaches, derniers défenseurs de la République, maintes fois corrigés au Quartier latin ; — le faux doyen juif Lyon-Caen, que le gouvernement voulait imposer en violation des droits corporatifs, chassé de l'École de Droit, comme Thalamas l'avait été de la Sorbonne, après une lutte de deux mois qui fut une merveille de courage et de ténacité ; — le juif de prison Schrameck, puni de ses abus de pouvoir et chassé à son tour de l'École des Hautes Études sociales ; — le brave Mattis, que la rancune du grâcieur de Soleilland et de Graby maintenait contre tout droit au régime des apaches, vengé par les sifflets et les huées qui accueillirent Fallières à l'inauguration du monument Péan ; — ces mêmes huées et ces mêmes sifflets se retrouvant, inlassables, autour du président de la République anti-française à l'inauguration de l'indigne statue de Waldeck-Rousseau, à Besançon et partout où il osait montrer sa grotesque et odieuse personne ; — les Quinze-Mille vigoureusement conspués, aux jours d'élections, sur nos boulevards tandis que le roi était acclamé ; — les officiers francs-maçons qui avaient frappé un caporal patriote pour sauver un soldat juif anti-militariste, flétris publiquement dans les rues et devant le tribunal de Cosne ; — Jeanne d'Arc défendue en province contre de nouveaux outrages que notre bonne garde et la crainte que nous inspirions rendaient impossibles à Paris ;

— les maîtres du pouvoir n'osant plus se déplacer sans des déploiements de police considérables ; — leurs attentats contre la conscience nationale et les intérêts français obligés même à se faire moins insolents, plus dissimulés et plus sournois : telle a été l'œuvre de la jeunesse royaliste, le résultat obtenu cette année par de nouvelles manifestations, de nouvelles arrestations, de nouveaux jours de prison. Étudiants d'Action française et Camelots du Roi n'ont laissé échapper aucune occasion de se montrer toujours les chevaliers du Droit, les défenseurs irréductibles de tous les grands intérêts de la patrie.

Beaucoup, il est vrai, avaient rêvé pour cette année d'une grande campagne offensive auprès de laquelle celles de l'hiver précédent n'auraient été que des escarmouches, la campagne décisive qui aurait abouti à la victoire complète de notre cause. Les circonstances, dont on ne peut se passer, ne nous en ont pas offert l'occasion. L'approche des élections, qui faisait dévier une fois de plus les espoirs et les efforts d'une grande partie de l'opposition ; la résolution qu'avaient prise les catholiques de tenter les chances de ce nouveau scrutin ; la dérobade même du gouvernement que nous avions réduit à parler d'apaisement : tout nous commandait d'attendre le moment où ces mirages seraient effacés, où de nouvelles déceptions sur le terrain électoral amèneraient à notre tactique la masse de ceux qui aspirent à un changement et où la victoire sur le même faux terrain rendrait les républicains à la nécessité organique de leurs folies, de leurs attentats et de leurs déchirements.

Mais ces circonstances, qui leur refusaient la grande lutte désirée, réservaient aux Camelots du Roi une tâche qu'ils n'avaient pas prévue. Elles leur offrirent, au cours de l'année, l'occasion d'une « campagne » d'un nouveau genre qui, poursuivant un objet désintéressé, devait avoir, indirectement et sans que nous l'ayons cherché, des résultats aussi utiles pour nos progrès devant l'opinion qu'en avait eu la campagne contre Thalamas, dont elle fut en quelque sorte la contrepartie. Ce fut la campagne du sauvetage où les Camelots du Roi prodiguèrent leur dévouement pour secourir les victimes des grandes inondations de 1910.

Les batailles de 1909 n'avaient pu montrer les Camelots du Roi que sous un aspect. La presse juive, dissimulant les justes et sages motifs qui inspiraient leur énergie, en avait profité pour les représenter auprès d'une partie de l'opinion comme étant seulement des violents et des destructeurs : ce qu'elle appelait des anarchistes blancs. La campagne de sauvetage porta un coup mortel à cette inepte légende. Elle fit voir chez les Camelots du Roi l'initiative la plus intelligente et la plus active pour parer à l'insuffisance et à la lenteur des secours officiels ; elle les montra déployant, pour sauver les

victimes du désastre, pour satisfaire aux besoins pressants et pour relever les ruines, le même dévouement, la même énergie et la même persévérance qu'ils avaient déployés dans l'assaut contre des institutions et des hommes qui donnaient d'ailleurs en cette occurrence des preuves nouvelles de leur nocivité et de leur incurie. Ainsi les circonstances, loin de nous être contraires, nous étaient infiniment plus favorables que nous ne l'espérions au début de l'année. Les inondations, qui absorbèrent l'attention publique pendant deux mois, eussent forcément gêné et interrompu toute campagne d'action politique. Elles nous fournirent l'occasion d'une démonstration qui devait être faite et qui accrut singulièrement le crédit des Camelots du Roi en les signalant comme des hommes complets, capables de devenir, quand l'heure aura sonné, les ouvriers du salut national.

Le sauvetage et le ravitaillement

Depuis quelques jours, le désastre grandissant jetait l'alarme dans Paris et sa banlieue où les eaux, d'heure en heure, envahissaient de nouveaux quartiers, submergeaient de nouvelles localités. Le gouvernement, dont la coupable imprévoyance avait partout ouvert les voies au fléau, se trouvait désemparé devant lui. Il faut avoir visité, comme nous le fîmes le soir du 28 janvier, les abords d'Alfortville, et le lendemain, dans Paris même, le quartier de Javel, pour se faire une idée de l'abandon sinistre dans lequel se trouvèrent à ce moment les populations sinistrées. Sans doute, les mariniers et les soldats employés au sauvetage étaient pleins de dévouement et de zèle, mais le matériel, les barques, les logements, les vivres manquaient partout. Et lorsque les maigres secours officiels arrivèrent, il fallut, avant qu'ils parvinssent aux nécessiteux, que notre belle administration centralisée eût terminé la longue série de ses « rapports ». De longues files de pauvres gens affamés ou sans abri assiégeaient les mairies et les commissariats où l'on se contentait souvent de prendre « bonne note » de leurs demandes, où on leur remettait parfois, après de longues attentes, des bons de pain insuffisants. C'est surtout en parant immédiatement aux besoins urgents, c'est en allant porter des vivres aux malheureux dans leurs maisons cernées par les eaux, que les Camelots du Roi rendirent un service capital.

Dans sa séance hebdomadaire du mercredi 26 janvier, le Comité-directeur des Camelots du Roi décida d'intervenir. Le soir même, nous nous présentions à la Préfecture de police pour proposer le concours des Camelots du Roi. Bien reçus par un haut fonctionnaire, nous vîmes ce concours accepté et l'on nous remit les laissez-passer qui nous permettaient de participer aux opérations de sauvetage.

Le lendemain, les Camelots du Roi, à qui nous avions fait appel, se présentaient nombreux à la permanence générale, qui fut installée d'abord au local de l'Institut d'Action française, puis, lorsque la rue Saint-André-des-Arts fut envahie par les eaux, aux bureaux du journal, Chaussée d'Antin. Des équipes furent constituées.

À Alfortville, où la première arriva le jeudi soir 27 janvier, elle fit des débuts particulièrement dangereux. Pendant que Poirier, Saint-Martin et quelques autres s'installaient à la mairie pour quelques jours, embauchés dans le service de M. Vivier, directeur des Ambulances françaises et vieux ligueur d'A. F., Dorange, Lucien Martin, etc., s'engageaient comme rameurs sur les barques chargées de chasser les maraudeurs, au milieu d'une nuit profonde, sur l'immense plaine d'eau, semée d'écueils cachés et de courants violents, qui recouvrait Alfortville.

Au Gros-Caillou. — Le vendredi 28 janvier, les Camelots du Roi furent les premiers à organiser les secours dans le quartier du Gros-Caillou où l'inondation venait d'apparaître. Sous la direction de Me Joseph Ménard, le sympathique conseiller municipal, et avec le concours de Mme la comtesse de Béarn, qui leur offrait son hôtel comme permanence, Maurice Tissier, Me Couprie, Lucien Martin, Edmond de Rigaud, Georges Morizot, Pierre de Lange, etc., aidèrent à établir la passerelle de planches et l'appontement au coin de la rue Saint-Dominique et de l'avenue Bosquet, puis se servant tantôt d'un tombereau, tantôt d'une barque, commencèrent le transbordement et le ravitaillement à domicile des sinistrés, lequel ne s'opérait pas sans difficultés. Pendant quinze jours, les Camelots du Roi se relayèrent à ce poste : Pierre d'Autremont, Henri Ménard, Dorange, Morizot, Lucien Lacour, les frères Récamier, Fageau, Roger de Vasselot, Joseph Jalade, etc., avec quelques personnes secourables comme nos amis le vicomte d'Arjuzon et le comte Louis de Savigny de Montcorps, ou comme ces deux jeunes gens : G. et T., venus de Saint-Denis, dirent-ils, « pour aider les Camelots du Roi », assurèrent le ravitaillement en pain, viande, lait, charbon, vêtements, etc., des sinistrés de ce quartier.

À Grenelle et Javel, particulièrement éprouvés, Mme la marquise de Mac-Mahon et les dames royalistes avaient déjà organisé l'admirable dispensaire de la rue d'Ouessant. Dès le 28 janvier, une équipe de Camelots du Roi (Maurice Tissier, Victor Dubuisson, Trabaud, Th. de Fallois, Lucien Martin, Freyder, etc.), fut dirigée sur ce quartier où elle commença le ravitaillement. Le lendemain, nous amenâmes à M. Bouvier, commissaire divisionnaire qui y dirigeait les secours, et qui accepta notre aide de grand cœur, deux radeaux

et des vivres en abondance avec de nouvelles équipes de Camelots. C'était Lucien Lacour, Dubloc, Vives, Gerbaud, Magnier, P. de Lange, Mazaud, Armand Hubert, Reiber, Arpentinier, Le Quen d'Entremeuse, Hannier, Dauvilliers, Gross, Simart, etc., dont quelques-uns furent relayés le lendemain par Marius Plateau, Junié de Vienne, Poirier, Lavagne, les frères Lefèvre, etc. Un jeune étudiant bonapartiste, Germain Pelouse, qui avait tenu à se joindre à eux, rendit aussi de grands services. Ils avaient établi leur permanence dans un café de la rue de la Convention, et de là ils rayonnèrent pendant deux jours et une nuit dans les petites rues inondées de ce quartier, où la misère était si profonde qu'on y entendait parfois des coups de feu, signaux de détresse des sinistrés bloqués par le fléau. Montés sur de frêles embarcations qui parfois chaviraient dans l'eau profonde, les Camelots du Roi inlassables pénétraient dans les cours des cités ouvrières, dans les réduits les plus inaccessibles pour porter chez les pauvres gens des pains, de la viande, de gros sacs de charbon, et même (il y avait parmi eux des étudiants en médecine) pour donner des soins médicaux. On verra plus loin comment cette œuvre admirable fut brusquement interrompue, à Javel, le 30 janvier, par l'odieux guet-apens que nous tendit la jalousie des républicains avec la lâche complicité d'un commissaire.

À Clichy. — Le jour même du guet-apens de Javel, quelques-uns des Camelots qui y avaient échappé et quelques autres se rendirent à Clichy. C'était Plateau, Martin, Lacour, Trabaud, Hié, Lavagne, Dividis, Genesteix, Pelouse, Varenne et les Camelots de la localité. Ils se mirent à la disposition du maire qui leur donna un comptoir dans le marché pour la distribution des vivres et des barques pour le ravitaillement à domicile. Les jours suivants, d'autres vinrent : Vivet, Hannier, J. de Trincaud la Tour, Jules de Trévillers, Coiffart, etc. Sous la direction de Lucien Martin, transformés en boulangers, en bouchers, en charbonniers, en laitiers, ils travaillèrent sans relâche pendant huit jours à la grande satisfaction de la municipalité à laquelle les *bons Martin* donnés par elle aux sinistrés apportaient un secours capital. Chaque jour, en moyenne, mille livres de pain, quatre cents livres de viande, trois cents litres de lait, cinquante livres de poisson, quatre-vingts livres de charcuterie, des milliers de kilos de charbon, etc., sans parler des vêtements et des chaussures, étaient ainsi distribués par nos amis.

Mais à ce moment les équipes de Camelots du Roi se multipliaient sur tous les points où l'inondation avait porté ses ravages.

À Neuilly, leur admirable doyen, le baron Tristan Lambert avait, dès la première heure, conduit les Camelots du lieu au secours de leurs concitoyens sinistrés. Avec Maurice Maignen, Le Coz, Le Bourhis, Carrier, de Tréverret,

Louis Maignen, Maudens, Moutard, Queille, Vieillard, Yves Real del Sarte, Maurice Lallemand, etc., il explora en barque les quartiers les plus éprouvés de Neuilly, de Courbevoie et de l'île de la Grande-Jatte, semant partout les secours en nature et en espèces. Dans l'île de la Jatte, la misère était épouvantable : les habitants couchaient dans la boue et ne recevaient du gouvernement que de vagues promesses… d'enquête. Le baron Tristan Lambert et ses compagnons qui, pendant trois semaines, continuèrent leurs courses bienfaisantes, y revinrent souvent, et furent les sauveurs de ces pauvres gens qui leur témoignèrent d'ailleurs une reconnaissance touchante.

Dans la région de Grennevilliers et d'Asnières une équipe, conduite par notre ami M. de Perrinelle, avait installé une permanence dès le 31 janvier. Coiffart, Pelouse, Dupuy, Trabaud, Gross, Guyon, Caignart de Mailly, Jalade, Guérin, Verschote, Coutard, Gaston Para, de V., Leclercq, etc., s'y relayèrent sans relâche pendant plusieurs jours sous la direction de Dubloc qui, sérieusement blessé à la main au cours des opérations de ravitaillement, demeura cependant à son poste, aggravant ainsi son mal, jusqu'au moment où cette région et celle de Villeneuve-la-Grarerme, où l'équipe s'était transportée ensuite, n'eurent plus besoin de secours. Quelques jours plus tard, une autre équipe avec Marcel Freyder, Gross, Guyon et de V., ravitailla pendant quatre jours le Petit Gennevilliers.

À Charenton, Duval, J. de Trévillers et Berthaut avaient remplacé la première équipe dans les ambulances de M. Vivier. Au Faubourg Saint-Antoine, M. Bailly-et les Camelots du XIIe, Reiber, Stévenin, Gros, Paul Leroy, R. Tournay, Coutard, Sousporte, R. de Vasselot, Sauvat, etc., s'étaient mis à la disposition des Sœurs de Nevers et du Comité de secours qui s'était formé avec des personnalités de tous les partis. Ils y restèrent, aidant à la distribution des vivres et des vêtements, tant que leur concours fut utile. De même, au XIIIe arrondissement (quartier de la Gare), Guy de Bouteiller, Roger et Gaston de Vasselot, Gerbaud, Joubert, etc., prêtaient leur concours à l'œuvre de secours organisée à la permanence du Comité royaliste par Mmes de Vasselot, de la Soudière, Melle Dadu, etc.

À Levallois-Perret, le ravitaillement avait été entrepris dès le 30 janvier, sous la.direction de Caignart de Mailly, par les Camelots du XVIIe arrondissement et ceux de Levallois, Victor de Seilhac, Stévenin, Norbert Pinochet, Leclercq, Gross, V., Varenne, R. Allotte de la Fuye, Henri Hamon, Fernand Laurent, Eugène Brun, Maurice Tourneur, Sauville, Georges Charles, Fred, Gandel, René Richard, etc., y participèrent. Pendant quinze jours, les nombreuses familles entassées dans les pauvres cités ouvrières des rues

Martinval, Marjolin, etc., reçurent d'eux le pain, les vivres et les vêtements dont elles manquaient. On verra comment, là encore, la jalousie officielle, la haine des républicains, essayèrent, vainement cette fois, d'arrêter l'œuvre de nos amis et de les empêcher de secourir les malheureux.

À Issy-les-Moulineaux. — La Soupe populaire. — Dans cette localité, les mêmes obstacles devaient être opposés, sans plus de succès, au dévouement des Camelots du Roi. Pierre de Lange, le 1er février, y avait conduit une équipe composée d'Armand Hubert, Duval, Georges Leleu, Reber, Rabourdin, de la Colombière. Dans la suite, Marcel E., Léon Graves, Boulanger, Massieu, Vasier, Courtuéjouls, Rémy Gudin, Julien Montfort, Noël, Moutard, se joignirent à eux. — Pendant les premiers jours, malgré l'opposition du maire juif Mayer, et avec l'aide d'un brave ouvrier socialiste, M. Duvost, ils ravitaillèrent en barque les sinistrés. Puis quand les eaux eurent baissé, ils installèrent au milieu du quartier le plus éprouvé, dans un local offert par un habitant, M. Poulaillier, une Soupe populaire d'Action française.

Cette Soupe populaire fonctionna pendant quinze jours. Duval et Madame Duval, Julien Montfort et Mme Montfort, P. de Lange, Marcel E., de la Colombière, Léon Graves, etc., qui s'occupaient de préparer et de servir les repas, aidés souvent dans leur tâche par une dévouée ligueuse de Paris, Madame Dupuis, y déployèrent une activité admirable. Au bout de peu de temps, notre Soupe arrivait à servir par jour mille repas composés de bouillon, viande, pain et légumes. Au total, pendant ces quinze jours, elle fournit exactement 11 388 repas et assura la subsistance régulière de 172 familles comprenant 822 personnes.

Elle fut ainsi d'un secours inappréciable pour la population ouvrière d'Issy, éprouvée non seulement par l'inondation, mais par le chômage qui en fut la suite, et quand nos amis quittèrent Issy, le 20 février, ce fut au milieu d'une émouvante démonstration de gratitude et de sympathie.

La banlieue en amont de Paris ne devait pas être oubliée. Pendant toute la première quinzaine de février, la région qui avoisine Villeneuve-Saint-Georges et qui avait cruellement souffert, fut sillonnée par des équipes de Camelots du Roi.

À Athis-Mons et Viry-Châtillon. — Armand Hubert, Trabaud, Deluigé, Ducrocq, Hannier, Reber, André Royer, s'installèrent le 4 février à la mairie d'Athis, où la municipalité reconnaissante s'appliqua à faciliter leur tâche. Ils y distribuèrent chaque jour les vivres et du charbon. À Viry-Châtillon, leur permanence était fixée chez les Sœurs Dominicaines de Béthanie, qui leur prêtèrent également un dévoué concours.

À Valenton et à Vigneux. — Dans la matinée du 6 février, Albert Bertrand, secrétaire-adjoint des Étudiants d'Action française, J. de Trévillers, R. Vathelet, Reygondaud, Rozières, Saguez, etc., ravitaillaient les sinistrés de Valenton. Dans l'après-midi, ils se dirigeaient sur Vigneux, où notre ami M. Léveillé présentait les Camelots du Roi au conseil municipal en séance. Nos amis revinrent les jours suivants distribuant à leur permanence ou à domicile des quantités considérables de vivres. « Nous étions bien sûrs, leur disaient les ouvriers terrassiers syndicalistes révolutionnaires, que si une organisation politique nous portait secours, ce ne pouvait être que les Camelots du Roi. » Et ils remarquaient que le gouvernement n'a été prompt à s'occuper d'eux qu'en août 1908... pour les fusiller...

À Argenteuil enfin, notre ami Eno et les Camelots du lieu vinrent en aide à leurs concitoyens. Ajoutons qu'en dehors des équipes régulières, beaucoup de Camelots du Roi participèrent au sauvetage, et bien des secours individuels furent envoyés par eux là où le besoin en était signalé.

On voit qu'il n'est guère d'endroits atteints par le fléau où les Camelots du Roi ne soient passés. Les équipes étaient organisées rapidement à la permanence générale où, avec Maurice Tissier, Edmond de Rigaud, Jean Dorange, Marius Plateau, Dubloc, nous nous relayâmes sans trêve. L'automobile de Mme W. Bazin, mise aimablement à notre disposition, nous permettait de communiquer rapidement avec les diverses équipes de Paris et de la banlieue.

La générosité des souscripteurs qui s'inscrivirent sur les listes de l'Action française, nous permit de faire face à tous les besoins. Des dons en nature vinrent compléter les souscriptions pécuniaires. Les maisons Ausseur et Lacour nous construisirent des radeaux ; la maison Doyen nous offrit ses beaux canots pliants en toile goudronnée. La maison H, Lemaire envoya, pour la Soupe populaire d'Issy, des caisses d'oranges et de dattes ; la maison Moulin de la charcuterie. M. Labié, cultivateur à Léglantier (Oise), nous adressa des sacs de légumes. De Tours et de Bordeaux arrivèrent des barriques de vin, etc., etc. Quant aux vêtements et aux chaussures, ils affluèrent de toutes parts.

À leurs secours, à leurs dons, les Camelots du Roi surent ajouter un bien inestimable : la délicatesse dans la manière de secourir et de donner. Ils n'allaient pas dans les quartiers inondés pour faire de la propagande politique, mais seulement pour aider leurs semblables. « Nous sommes venus à vous, disait Pierre de Lange aux sinistrés d'Issy, parce que tous les Français sont frères et doivent se secourir dans le malheur. Nous l'avons fait sans intérêt, car si le maire Meyer veut garder le monopole de l'assistance afin d'obliger

les malheureux à voter pour lui, nous, nous ne vous demanderons jamais vos voix en échange de nos secours, nos idées mêmes nous interdisant les visées électorales. » Et parmi les nombreux témoignages de gratitude qui nous furent adressés : lettres des Sociétés de la Croix-Rouge, des curés, des maires, des sinistrés eux-mêmes, tous sont unanimes à louer le tact des Camelots dans leur tâche. « Ce qui nous a le plus touchés, nous écrivait un ouvrier de Vigneux, c'est qu'ils n'ont pas voulu profiter de la situation : ils se sont tus. » S'il y a eu « propagande », elle a été tout entière dans les réflexions spontanées faites par les sinistrés après le départ de nos amis.

On savait seulement qu'ils étaient les Camelots du Roi. Ils avaient le droit et le devoir de se nommer, afin d'éviter que leur dévouement fût exploité par d'autres : anonyme, le gouvernement se fût volontiers attribué ce dévouement, et aussi le maire juif Meyer qui voulait que nous lui remettions nos secours pour en faire lui-même la distribution ! Mais que les Camelots du Roi se montrassent comme les meilleurs et les plus actifs amis des malheureux, c'est ce que les républicains (qui dans ces circonstances n'avaient songé qu'à pérorer) ne pouvaient souffrir. Que ces jeunes gens, représentés par la presse juive comme des « muscadins » élégants ne songeant qu'à jouir, à crier ou à cogner sans raison, apparussent aux populations sous un jour qui risquait de déranger les idées, c'est ce qui était intolérable. La presse juive fit bien la conspiration du silence sur leur conduite, mais cela ne suffisait pas. À plusieurs reprises, la jalousie basse et féroce des républicains essaya de la violence pour empêcher leur dévouement et faire cesser un scandale qui lui paraissait un malheur plus grave que l'inondation encore.

Les incidents

Le premier incident se produisit à Javel le 30 janvier. Depuis deux jours les équipes de Camelots du Roi y avaient fait des merveilles. Le gouvernement d'une part, le député Chauvière de l'autre en prirent de l'ombrage. Un guet-apens fut préparé.

Ce jour-là étant un dimanche, Louis et Paul Lefèvre, camelots du Roi du XVe, vendaient comme d'habitude l'Action française près de l'Église de Grenelle. Le commissaire de police Bordes, franc-maçon et politicien notoire, qui la veille avait eu recours à nos sauveteurs, s'avança vers les vendeurs, accompagné d'une bande de cinquante apaches, agents électoraux de Chauvière, et prétendit interdire la vente du journal. Nos amis ayant refusé, les apaches, excités formellement par le commissaire, se jetèrent sur eux et Louis Lefèvre fut grièvement blessé d'un coup de sabot à l'œil droit.

La bande d'apaches, suivant le commissaire Bordes qui semblait vouloir se rendre populaire auprès d'elle, se porte alors rue de la Convention à la permanence des Camelots sauveteurs. Là se produit une scène de sauvagerie ignoble. Aux cris répétés de : « À mort ! À l'eau ! » les misérables se précipitent sur nos amis surpris et dispersés à ce moment par les opérations du ravitaillement. Ils les frappent à coups de poings, à coups de pieds, à coups d'avirons. La permanence est envahie, le pain et les vivres pillés.

Le commissaire Bordes est toujours au milieu des assaillants ; « On peut vous casser la gueule, dit-il très haut à Dubloc qui lui reproche sa conduite, je ne ferai rien pour vous protéger. » Les apaches ont entendu et pourchassent les Camelots en criant : « Arrêtez-les ! le commissaire a dit qu'il fallait taper dessus ! » Comme Lucien Martin et Trabaud descendent de barque, le misérable Bordes les désigne aux agresseurs : « Ceux-là aussi sont Camelots : *ils ont ravitaillé ce matin.* » Nos amis s'adossent au mur et se défendent énergiquement, mais les malfaiteurs se jettent sur leur barque de toile goudronnée, la crèvent à coups de couteau et jettent les provisions à l'eau. Peu d'instants après Lucien Lacour revenant également d'une tournée, les vêtements trempés, doit sortir son revolver pour se faire respecter. Marcel Freyder, attaqué à l'improviste, a la jambe démise. Georges du Perrien, qui rapportait une jatte de lait à la permanence, a la lèvre fendue, et, sans comprendre ce qui arrive, voit le commissaire lui-même s'élancer sur lui et lui porter un coup de poing qui l'étourdit. Il veut s'échapper par la passerelle installée au-dessus de la rue inondée : on le poursuit et on le jette à l'eau. Les spectateurs, les soldats, les agents eux-mêmes, subordonnés du misérable Bordes, manifestent leur indignation.

Dans le courant de l'après-midi, Théodore de Fallois qui, ignorant tout, venait prendre son service au sauvetage, fut victime d'un piège dressé par le propre neveu de Chauvière et assailli par la même bande. Les apaches de la République, ayant complété leurs exploits par le pillage d'un marché voisin, s'étaient installés pour boire dans cette même permanence où pendant deux jours le dévouement admirable de nos amis avait, organisé des secours dont les malheureux sinistrés du quartier seraient désormais privés.

Le 4 février, c'est à Issy-les-Moulineaux que le dévouement des Camelots du Roi se heurta à l'intolérance républicaine. Le juif Mayer, maire d'Issy, avait la prétention de garder pour lui le monopole exclusif de l'assistance. La charité privée était interdite dans la commune et aucun secours ne devait être donné à ses administrés sans avoir passé par ses mains. Il pouvait ainsi s'attribuer le mérite de tous les dons ; puis il ne laissait les secours arriver qu'aux nécessiteux qui étaient ses électeurs, et, affamant les autres, les obligeait à le devenir ; enfin, ce bon juif, chargé de remettre des secours

pécuniaires aux sinistrés, se réservait de guider l'emploi de cet argent et de forcer les malheureux à le dépenser en achats à sa propre maison de commerce.

Lorsque ce maire apprit que les Camelots du Roi ravitaillaient les sinistrés d'Issy, il lança la police à leurs trousses. Au retour d'un de leurs voyages en barque à travers les pauvres masures inondées, Pierre de Lange, Duval et leur équipe trouvèrent des agents qui leur interdirent de se rembarquer. Forts de leur droit, ayant d'ailleurs promis de porter du pain, des vivres et des médicaments à quantité de pauvres gens que la mairie laissait manquer de tout et dont la liste leur avait été fournie par la paroisse et par les Petites Sœurs des pauvres, nos amis ne tinrent aucun compte de cet ordre. Montés sur une barque que leur avait procurée un brave ouvrier, d'ailleurs radical-socialiste, nommé Duvost (lequel devait par là encourir les lâches vengeances du maire), ils poursuivirent le ravitaillement. Au milieu de leur tâche, la police vint les arrêter. Ils exhibèrent leurs laissez-passer de la Préfecture et des permis spéciaux délivrés par un conseiller municipal d'Issy ; ces pièces, qui étaient leur propriété, furent confisquées ainsi que leur barque. Eux-mêmes furent conduits au poste où, malgré leur insistance, on refusa de dresser procès-verbal de leur arrestation.

Voulant faire la preuve publique d'un aussi monstrueux abus de pouvoir, je me rendis le lendemain à Issy avec un canot Doyen. Sans nous cacher, nous le mîmes à l'eau et y montâmes, Pierre de Lange et moi, avec des provisions pour le ravitaillement. Nous n'avions pas fait cent mètres que nous-étions arrêtés sur l'ordre du juif Mayer qui, ayant été prévenu, avait lancé à la poursuite de notre canot une grande barque montée par les agents. À Issy les barques ne servaient pas à sauver les inondés qui pourtant en auraient eu besoin : elles servaient à arrêter les sauveteurs. Comme la veille, on nous refusa, contrairement à la loi, le procès-verbal que nous réclamions, pour faire constater notre arrestation arbitraire.

Mais l'impudence du maire juif avait soulevé la réprobation générale de ses administrés. Ses agents nous avaient menacés, si nous poursuivions notre œuvre de charité, de nous faire rencontrer des apaches comme à Javel. Au lieu d'apaches nous vîmes le lendemain toute une population indignée se presser autour des Camelots du Roi en une manifestation spontanée et émouvante de sympathie. Les eaux ayant baissé, nous installâmes à Issy notre Soupe populaire qui, pendant quinze jours, rendit d'énormes services. Quand nous quittâmes la ville, le 20 février, toute une foule auprès de laquelle nous n'avions fait pourtant aucune propagande politique, nous accompagna à travers les rues aux cris de : *Vive le Roi !*

Les 8, 9 et 10 février des incidents analogues se produisirent à Levallois-Perret. Caigniart de Mailly et son équipe ravitaillaient les rues sinistrées au moyen d'une voiture à bras sur laquelle étaient chargés les vivres et qui portait une petite pancarte avec l'inscription : Camelots du Roi. Cette inscription ayant déplu à un ivrogne, un gendarme, malgré les protestations des passants, conduisit nos amis au poste. Là, le commissaire Ragaine prétendit les obliger à retirer la pancarte. Ils s'y refusèrent affirmant leur droit de mettre leur nom sur la voiture, comme un Comité républicain ou comme la Croix-Rouge. Ils continuèrent le ravitaillement aux applaudissements du public.

Le lendemain, sans qu'aucun nouvel incident se fût produit, le commissaire Ragaine fit arrêter les Camelots du Roi au milieu de leur tâche. Comme les barques d'Issy, leur voiture à bras et sa pancarte furent séquestrées. On les retint eux-mêmes au poste toute l'après-midi et cependant, faute de pouvoir donner un motif légal, on refusa de dresser le procès-verbal de leur arrestation ! En revanche, on les menaça à leur tour de l'intervention des apaches, ces bons apaches, dernier secours des commissaires de police dans l'embarras !

Nous n'avions pas à reculer. Le lendemain, 10 février, j'accompagnai à Levallois Caigniart de Mailly et ses compagnons auxquels s'était joint M. Franche, président du Comité royaliste. Avec une voiture et une pancarte exactement pareilles à celles de la veille, nous parcourûmes les quartiers sinistrés, portant le pain et les vivres dans les cités ouvrières où régnait une misère profonde. Nous n'y rencontrâmes pas d'apaches, mais de braves gens reconnaissants et sympathiques, et, à notre grande surprise, nous pûmes défiler devant les agents sans être arrêtés. Le soir nous allâmes rendre visite à M. Ragaine pour lui réclamer les objets séquestrés. Nous trouvâmes un homme beaucoup moins insolent que la veille : lui avait-on dit à la Préfecture qu'il avait commis une gaffe ? Il se contenta de déclarer qu'il nous laissait la responsabilité des incidents possibles. Caigniart de Mailly qui avait fait preuve, en toute cette affaire, de beaucoup d'énergie et de sang-froid, répondit au commissaire qu'il ne le laisserait pas esquiver ses propres responsabilités. En fait aucun incident ne se produisit dans la suite, si ce n'est des manifestations et des adresses de sympathie. Une fois de plus la ténacité des Camelots du Roi avait été victorieuse.

Les maisons de Vigneux

Sur presque tous les points où l'inondation avait porté ses ravages, les Camelots du Roi avaient porté les secours qui faisaient le plus défaut : les secours immédiats, et parfois, comme à Issy, les avaient prolongés pendant toute la pénible période de chômage qui suivit la catastrophe. Il était au-dessus de leurs forces de réparer toutes les ruines profondes que cette catastrophe avait causées. Sur un point du moins, ils voulurent faire un, bien durable.

Au nord de Vigneux se trouve une grande plaine limitée, près de Villeneuve-Saint-Georges, par deux lignes de chemin de fer qui se coupent. Cette plaine évoque un sinistre souvenir. C'est là qu'en août 1908, Clemenceau et Briand lancèrent contre les terrassiers grévistes la charge meurtrière des cuirassiers. Près du croisement des deux remblais les ouvriers avaient construit des maisonnettes de bois qui, si modestes fussent-elles, étaient des abris suffisants pour eux-mêmes et pour leurs familles souvent nombreuses. Elles formaient à la porte de Villeneuve le hameau de la Longueraie. L'inondation, qui couvrit la plaine de trois mètres d'eau, emporta toutes ces maisonnettes et les brisa dans l'angle contre le pont du chemin de fer. Quand les eaux se retirèrent on trouva à cet endroit un chaos indicible de planches, de meubles et de débris de toutes sortes, tristes restes des foyers détruits.

Nous résolûmes de rebâtir ces maisons. « Là où la République a versé le sang ouvrier, disions-nous, les royalistes reconstruiront les foyers. Ils n'auront pas besoin d'ajouter à cela une démonstration de la vérité politique : ce symbole suffira. »

À peine exprimée, l'idée reçut un accueil enthousiaste. Les souscriptions de nos amis nous fournirent aussitôt les moyens d'acheter les matériaux. La maison Ausseur et Hipp, la maison Launey, la maison Lacour nous envoyèrent généreusement des portes et des fenêtres. Des architectes offraient leur concours gratuit. Quant à la main-d'œuvre, elle serait fournie avec le même dévouement désintéressé par ces Camelots du Roi qui, entre deux manifestations, après avoir été mariniers, boulangers, bouchers, charbonniers, s'improviseraient charpentiers. Ils avaient d'ailleurs pour diriger leur travail un homme du métier, Lucien Lacour, membre de leur Comité.

Dès le 17 février une équipe de Camelots constructeurs était à l'ouvrage et les deux premières maisons de bois commençaient à s'élever du sol. Chaque maison, construite en solides planches neuves, comprenait deux ou trois pièces selon l'importance de la famille qu'elle devait abriter, sans compter un et parfois deux appentis pour servir d'atelier ou de cuisine. Le plancher était isolé du sol. La toiture de voliges était recouverte de toile goudronnée ; les

portes et les fenêtres bien ajustées furent garnies de leurs vitres. L'ensemble était propre, élégant, agréable à voir ; ces maisons étaient très supérieures, pour la grandeur, la solidité et le confort, aux pauvres cabanes de planches pourries qu'elles remplaçaient.

Pendant deux mois les Camelots du Roi revinrent chaque jour à la Longueraie. À l'ouvrage dès l'aube, ils ne regagnaient Paris qu'à la nuit. Ils travaillaient par tous les temps. Pendant la première quinzaine, ils clouèrent leurs toitures sous la pluie, scièrent leurs planches dans une boue épaisse, mais rien ne diminuait leur entrain. L'équipe permanente fut admirable. Elle se composait de Lucien Lacour, Lucien Martin, Raymond Duval, Quéméré, Morizot, Guy de Bouteiller, Dutac, Julien Montfort, qui étaient tous devenus en peu de temps des charpentiers fort habiles. Plus irrégulièrement, à cause de leurs occupations, Marius Plateau, Jules de Trévillers, Yves Real del Sarte, Guyon, Gross, Jalade, Freyder, Hubert, Orléans, R. de Vasselot, etc., se joignirent à eux. Bernard de Vesins et moi nous eûmes parfois le plaisir d'unir les efforts de nos bras à ceux des Camelots du Roi.

À mesure que le printemps s'avançait, les maisons s'élevaient. Dès que l'une d'elles était achevée on la surmontait d'un drapeau. Bientôt toute la plaine fut couverte de ces drapeaux qui flottaient joyeusement. Au 20 avril, vingt-cinq maisons étaient construites. D'autres avaient été réparées ; d'autres, encore, par un travail particulièrement pénible, avaient été transportées dans des emplacements plus favorables. Les gens du pays n'appelèrent bientôt plus là Longueraie que « La Ville en bois ». Il restait à meubler ces maisons. Beaucoup de nos amis s'y employèrent en nous envoyant des lits, des armoires, des tables, etc. Mais ce fut l'œuvre propre de Madame la Marquise de Mac-Mahon et de l'Association des Jeunes filles royalistes. Avec un zèle admirable elles veillèrent à ce que rien ne manquât aux foyers reconstruits. Avec leurs bienfaits elles apportèrent fréquemment, dans tous ces ménages, le charme de leurs visites et elles y recueillirent partout la gratitude, le respect et la sympathie. Quand tout fut achevé Mme de Mac-Mahon et Melle de Mas-Latrie allèrent suspendre dans chaque maison neuve une image de Jeanne d'Arc comme la marque et là seule signature des Camelots du Roi. Vers le même temps, qui était celui des élections, les inutiles, les bavards, les exploiteurs du suffrage universel commençaient à apposer sur les murailles solides et propres construites par nos amis leurs affiches de papier multicolore, leurs proclamations mensongères, leurs promesses illusoires.

Ce symbole suffira, avions-nous dit. Nos amis s'étaient abstenus de toute propagande directe. Mais pendant deux mois à Vigneux, comme sur les autres points pendant la période du ravitaillement, on les avait vus à l'œuvre. Ils avaient partagé la vie de ces ouvriers malheureux, de ces déshérités, de ces

révoltés ; ils avaient travaillé avec eux, et, en dépit des préjugés cultivés contre eux, seuls ces royalistes leur avaient donné, autrement qu'en paroles, un témoignage irrécusable de leur fraternité de Français. La République pouvait être jalouse, car elle était impuissante contre ce genre de propagande qui n'est pas à sa portée et qui, tout autant que les manifestations des Camelots du Roi, peut être appelée une « propagande par le fait ».